

FEUILLETON DU SAMEDI

LE CHEVALIER LOUIS

DEUXIÈME PARTIE

VIII

(Suite.)

—Monsieur, répondit Louis XIV après un moment de réflexion, le pouvoir qui rapproche les rois de Dieu est, du moins vous le prétendiez naguère, le don de clémence ! J'ai bien voulu par respect et par affection pour Madame, — le roi désigna la marquise, — ne pas exiger de vous votre nom. Un aveu et un repentir complets peuvent vous valoir votre grâce : parlez !

—Ma grâce, sire, répéta le boucanier d'une voix qui retentit vibrante comme une note de clairon ; ah ! je supplie humblement le roi de m'épargner, je n'ose dire cet outrage, mais au moins cette douleur. Moi gracié comme un vil ou un faible criminel ! Que deviendraient alors mon énergie, mon courage ! Non... non... point de grâce, sire ; je le demande à Votre Majesté à deux genoux... que le roi me laisse le souvenir de la flétrissure qu'on a voulu m'infliger ; ce souvenir fait ma force et stimule mon génie.

Legoff s'arrêta un moment, puis profitant de la stupéfaction causée à Louis XIV par sa réponse :

—Sire, ajouta-t-il avec une énergie dont on comprenait que le respect seul contenait l'éclat ; sire, ne brisez pas le rêve qui soutient depuis près de vingt ans mes efforts, celui d'écrire ma vengeance dans l'histoire !

—Que signifient ces paroles, Monsieur ? dit lentement Louis XIV en fronçant les sourcils.

—Elles signifient, sire, qu'accusé à tort d'avoir porté atteinte aux droits de la couronne, lorsque je défendais seulement les privilèges de la noblesse et la cause de la justice je tiens à montrer d'une façon éclatante, en travaillant à la gloire de Votre Majesté, que jamais je n'ai cessé d'être un fidèle sujet.

Louis XIV, avec ce tact exquis qu'il possédait, pour juger les hommes, lorsque son esprit n'était pas prévenu, comprit que la nature du boucanier présentait un côté réellement grandiose, digne d'examen, et dont il pourrait peut-être tirer parti. Aussi, loin de couper court à cet entretien qui durait déjà depuis un quart d'heure, reprit-il la conversation :

—Monsieur de Montbars, dit-il, — puisque je veux bien vous permettre de rester à l'abri derrière ce nom ; — monsieur de Montbars, je prends en considération vos sentiments de respect et de dévouement : qu'avez-vous à me demander ?

—J'ai à demander à Votre Majesté qu'elle me permette, je vous le répète, de me dévouer à sa grandeur ; qu'elle veuille bien, en acceptant les ressources immenses que je lui apporte, me laisser prendre place dans son règne, parmi les plus grands !...

—Expliquez-vous plus clairement, monsieur de Montbars. Le devoir du roi est d'accueillir et d'écouter les sujets qui l'aident dans ses efforts pour la prospérité de l'État. Jusqu'à présent votre langage a été mystérieux, vague, obscur ; précisez, je vous prie.

Legoff se recueillit pendant quelques secondes, puis il se mit à dérouler avec une clarté, une énergie et parfois un véritable bonheur d'expression le plan dont nous l'avons déjà vu entretenir sommairement monseigneur de Pontchartrain.

Soit que la présence du roi stimulât le boucanier, soit qu'il eût attendu ce moment pour frapper un coup décisif, il entra dans ses développements et dans des détails qu'il n'avait pas jugé à propos, sans doute à communiquer au secrétaire d'État au département de la marine et des finances.

Plusieurs fois Louis XIV et madame de Maintenon échangèrent, à certains passages du discours de Legoff, un regard dans lequel la surprise se mêlait à dose égale à l'admiration.

—Monsieur de Montbars, dit Louis XIV lorsque Legoff cessa de parler, je vous ai écouté, vous le voyez, avec l'attention que mérite un sujet animé de bonnes intentions, car je crois à la sincérité de votre enthousiasme : j'examinerai mûrement le plan que vous m'avez soumis. Je vous prierai même de me remettre un mémoire à ce sujet. N'avez-vous plus rien à dire ?

—Il me reste, au contraire, un pénible détail à aborder, sire ! Je me hate d'ajouter que si je n'avais pas l'honneur de me trouver en ce moment devant le plus grand roi de la terre, je me garderais bien de parler comme je vais le faire. Sire, quelque éloignés que nous soyons, nous autres boucaniers de la mère-patrie, nos cœurs ne sont pas tellement détachés de la France, qu'ils ne battent d'orgueil, de joie à ses triomphes, et ne souffrent de ses revers. Nous nous inquiétons, au milieu de notre vie aventureuse, des événements qui se passent de l'autre côté de l'Océan, et nous savons à quel point d'épuisement est réduit aujourd'hui le royaume. Que Votre Majesté me pardonne une hardiesse qui m'est inspiré par l'amour ardent que je porte à mon pays...

—Vous voulez me proposer votre appui, monsieur de Montbars ! interrompit Louis XIV avec ironie.

—Oui, sire mon appui, répéta le boucanier d'une voix assurée. Vous êtes trop au-dessus de l'humanité pour ne pas avoir une foi aveugle dans la puissance sans bornes de Dieu ! Votre Majesté a depuis peu subi trop de revers pour pouvoir mettre en doute l'action directe et impénétrable de la Providence sur les événements humains ! Pourquoi donc le roi se refuserait-il à croire que Dieu se sert d'un humble et obscur instrument pour lui venir en aide, et que je suis, moi, cet humble et obscur instrument ?

Ces paroles prononcées avec une conviction pleine de ferveur, étaient d'une grande adresse : la marquise de Maintenon les accueillit par un signe de tête approbatif, et Louis XIV en parut impressionné.

—Je ne vous cacherais pas, de Montbars, dit-il, que ce langage dans votre bouche m'étonne et me charme à la fois. Je mets en effet la confiance en Dieu et la pratique de la religion avant toutes les choses terrestres. Expliquez-vous sans crainte de me déplaire. De quelle façon entendez-vous rétablir les finances épuisées de mon royaume ?

—En suppliant d'abord Votre Majesté de vouloir bien accepter ces dix millions, répondit Legoff en retirant de dessous son manteau un pli cacheté : millions qui, s'ils sont employés selon mes vues, doivent être deux fois démultipliés avant cinq mois d'ici.

Le roi, à l'annonce de cette somme énorme, et qui lui arrivait si juste à point, dut garder un moment de silence, pour ne pas laisser deviner son émotion.

—Que contient cette lettre ? demanda-t-il au boucanier avec une indifférence assez bien jouée.

—Dix traites d'un million chacune, acceptées par le banquier Samuel Bernard, et payables à un mois de vue ! répondit Legoff, qui, déchirant l'enveloppe, en retira les trai-

tes annoncées, et les plaça sur un guéridon d'argent massif doré.

—Parlez, monsieur, dit Louis XIV.

—Sire, s'écria le boucanier, mon plan est de prendre la puissante et florissante ville de Carthagène !

Après ce début qui le plaçait de prime-abord au cœur de la question, Legoff développa au roi, en n'omettant aucun détail, en répondant d'avance aux objections qu'on eût pu lui adresser, le plan de sa vaste entreprise.

Il n'avait pas encore cessé de parler que Louis XIV ne doutait déjà plus de la réussite de ce hardi projet.

—Monsieur, lui répondit-il, je crois à la possibilité de ce que vous dites, et la nomination de Ducasse, que j'estime fort, au commandement des forces de la flibuste, suffirait pour me décider, si je n'étais retenu par une grave considération. Des plaintes, je vous le le répète, m'ont été portées sur l'irrégularité de vos hommes, sur les sacrilèges qu'ils commettent ! Qui m'assure que le sac de la ville de Carthagène ne donnera pas lieu au renouvellement de scènes et d'actions si odieuses et si condamnables ?

—Ma parole, sire ! s'écria Legoff avec fierté ! Quant aux calomnies répandues sur le compte des flibustiers, elles viennent d'un plan concerté contre la puissance de Votre Majesté par la maison d'Autriche. Une indiscretion a laissé entrevoir aux ennemis du roi les ressources qu'offre à Votre Majesté l'emploi réglé des boucaniers des Antilles, et aussitôt un homme a été envoyé d'Espagne en France avec mission d'entraver, par tous les moyens possibles, la réalisation de ce dessein !

Sire, quand on a des millions à prodiguer, il est facile de tout savoir, de tout apprendre. Je puis, si Votre Majesté le désire, lui nommer l'ambassadeur occulte chargé des intérêts de la maison d'Autriche.

—Vraiment ! dit Louis XIV pensif. Prenez garde, monsieur de Montbars, de détruire par un mot hasardeux ou maladroît la bonne opinion que vous m'avez donnée, de votre sagacité.

—Je connais trop bien, Sire, le respect sans bornes que dois à Votre Majesté pour prononcer devant le roi des paroles hasardeuses. Je suis prêt, je le répète, à nommer cet homme.

—Vous insistez, soit ! Quel est donc le nom de cet ambassadeur occulte ?

—Le senor Sandoval, comte de Monterey, grand d'Espagne de première classe et chevalier convert.

Cette réponse, cela devait être, frappa l'imagination de Louis XIV d'une espèce de terreur superstitieuse.

Ce Montbars qui savait ce que lui, le roi, ignorait ; qui prodiguait les millions, parlait avec une assurance contagieuse de vastes projets, dignes de la puissance d'un monarque, et traitait enfin avec lui, Louis XIV, d'égal à égal, malgré la forme respectueuse dont il enveloppait ses offres, cet homme ne pouvait se tromper.

—Monsieur de Montbars, — reprit bientôt le roi, en désignant par un geste de tête les billets acceptés par le banquier Samuel Bernard, et posés par Legoff sur un guéridon, — reprenez ces papiers : le roi de France n'accepte point d'argent d'un de ses sujets. Adressez-vous à M. de Pontchartrain, notre secrétaire d'État à la marine et aux finances. Un dernier mot pour en finir. Si, comme cela n'est pas impossible, je consens à l'expédition de Carthagène, que comptez-vous demander en retour des dix millions avancés par vous ?

—Trois choses, sire : d'abord, que mes officiers marchent de pair avec ceux de la marine royale ; ensuite que l'amiral nommé par